

# Le religieux dans l'art US au lendemain de la guerre.

Harold Rosenberg rédige en 1952 un article intitulé «*Les Peintres d'action américains*», publié dans «*Art New*». Il faut bien sûr le situer dans son contexte, celui de l'après guerre, de «*l'abstraction lyrique*», présentée comme une «*action painting*», une peinture en action, par laquelle la «*création*» surgirait, quasiment *ex nihilo*, par la seule puissance de l'acte. On peut y lire:

*«Parti d'un phénomène de conversion, le nouveau mouvement, chez la majorité des peintres, est essentiellement religieux. Dans la plupart des cas cependant, la conversion a été vécue en des termes profanes. Le résultat, ce fut la création de mythes privés».*

Ainsi, pour Rosenberg, l'art nouveau - celui qu'il défend - serait essentiellement religieux et cela, même dans le cas d'artistes («*la plupart*» dit-il) non croyants ou ne se sentant pas concernés par cette dimension spirituelle. Selon lui d'ailleurs, ces artistes auraient vécu le «*phénomène de conversion*» sur un mode «*profane*», c'est-à-dire sans avoir conscience de son essence essentiellement religieuse. Si on comprend bien Rosenberg, le religieux dans l'art ne serait plus l'expression d'une croyance relevant d'un engagement privé puisqu'on ne pourrait pas s'y soustraire. Quels que soient ses croyances ou ses convictions, l'artiste «*moderne*» sera religieux, seulement il ne le sera souvent que par le biais de «*mythes privés*».

D'une façon générale, la présence de la religion dans l'art n'est pas un fait nouveau. Il ne fait pas de doute qu'elle a donné la matière de «*sujets*» que les autorités, tant civiques qu'ecclésiastiques ont longtemps imposés comme quasi exclusifs. Ces sujets cependant, ont toujours, plus ou moins, coexisté avec des sujets profanes. On peut même dire, qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout du XIX<sup>e</sup>, le mouvement s'est inversé et que ce sont ces derniers qui ont prédominé. Cependant, dans tous les cas, le sujet se distinguait de l'art lui-même et des moyens qu'il mettait en oeuvre pour le traiter. Il n'était que le moyen par lequel on les figurait. C'est même un des principaux reproches de l'art abstrait à l'encontre du figuratif (et du narratif), d'introduire dans l'art des éléments extérieurs l'art, autrement dit précisément, le «*sujet*».

Concernant la religion, une «*Vierge à l'enfant*» ou une «*crucifixion*» étaient des «*sujets*» dont la particularité était d'aborder la question du sacré. Pour les religions monothéiste cette question a toujours été matière à discussion. Si l'art pouvait aider les fidèles à aborder l'idée du sacré, il ne pouvait l'être lui-même, car cela aurait conduit à l'idolâtrie: une image peut évoquer le divin, en faire son «*sujet*», elle ne peut l'incarner. La distinction entre sujet et art était donc essentielle.

Mais ce qu'écrit Rosenberg change la donne. D'abord, il faut le remarquer, si le religieux est posé comme une donnée majeure de l'art, il est détaché de toute religion particulière, ce qui n'avait pratiquement jamais eu lieu avant le XX<sup>e</sup> siècle. Ensuite, il ne donne plus de sujet. C'est dans l'art lui-même qu'il s'incarne. C'est l'acte de peindre qui, dans son essence, «*est*» religieux. Il écrit: «*L'acte sur la toile tente de ressusciter le moment sauveur...*». Peindre est donc quasiment, en tant que «*sauveur*», un acte christique. Rosenberg précise encore plus clairement, quelques lignes plus loin, le sens de son propos:

«*L'art-action repose sur cet énorme acte de foi: l'artiste n'accepte pour réel que ce qu'il est en train de créer.*»

Cette idée de fusion, ou d'osmose, du religieux et de l'art est un fait du XX<sup>e</sup> siècle, que significativement - ou curieusement (c'est selon) - l'histoire de l'art ignore systématiquement. Elle n'a pas été découverte, ou inventée, par Rosenberg. Elle est présente chez certaines avant-gardes du XX<sup>e</sup> siècle en Europe, notamment en relation avec ce qu'il est convenu de nommer improprement l'abstraction. Pour les Mondrian, Malevich et Kandinsky, la recherche d'un «*art pur*», d'une «*plastique pure*», etc., n'est pas séparable d'une mystique de l'absolu, d'une spiritualité qui puise sa source dans un religieux que l'on pourrait qualifier lui aussi «d'abstrait», dans la mesure où - comme chez Rosenberg - il ne s'inscrit pas dans une religion particulière, même si Mondrian, par exemple, avait adhéré à la Société de théosophie d'Amsterdam en 1909. Ce caractère «abstrait» du religieux, chez Rosenberg, n'en débouche pas moins sur un absolutisme inquiétant dans la mesure où il n'offre aucun échappatoire, même en «*termes profanes*», comme on l'a vu. Que Rosenberg ait été conscient de cet absolutisme est douteux, mais il n'en est pas moins là.

Son article a plus de cinquante ans. Il s'inscrit à la charnière d'un tournant majeur de l'art américain. À l'heure de ce qu'il est convenu d'appeler le «postmodernisme», la relation entre le religieux et l'art donne-t-elle une question encore d'actualité?

Il semble bien. En 1999, Catherine Grenier se demande: «*L'art contemporain est-il chrétien?*». Telle est question qui donne le titre de son livre publié chez Jacqueline Chambon. Et en 2008, le centre Beaubourg, où elle travaille d'ailleurs, lui répond, dans une certaine mesure, par l'exposition «*Traces du Sacré*».

Depuis Harold Rosenberg il est certain que la question a changé de forme, mais elle est encore au centre des débats. Reste à savoir pourquoi et ce qu'elle a à nous apprendre sur «l'art contemporain».